

Garréta et Sarde

Anne Garréta, *Sphinx et Ciels liquides*, romans, Paris, Grasset, 1987 et 1990.

Michèle Sarde, *Histoire d'Eurydice pendant la remontée*, roman, Paris, Seuil, 1991, 334 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 33, numéro 6 (198), décembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32037ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1991). Compte rendu de [Garréta et Sarde / Anne Garréta, *Sphinx et Ciels liquides*, romans, Paris, Grasset, 1987 et 1990. / Michèle Sarde, *Histoire d'Eurydice pendant la remontée*, roman, Paris, Seuil, 1991, 334 pages.] *Liberté*, 33(6), 100–105.

LIRE EN FRANÇAIS

GAËTAN BRULOTTE

GARRÉTA ET SARDE

Anne Garréta, *Sphinx et Ciels liquides*, romans, Paris, Grasset, 1987 et 1990. Michèle Sarde, *Histoire d'Eurydice pendant la remontée*, roman, Paris, Seuil, 1991, 334 pages.

Les romans d'Anne Garréta mettent en scène des personnages qui ont des airs d'adolescence tendre et rêveuse et qui se heurtent à la violence impitoyable du monde urbain. Dans *Sphinx* (1987), le narrateur, chaque fois qu'il rencontre la mort, voit son existence brutalement transformée: le jour où l'on retrouve dans les toilettes d'une boîte de nuit son disquaire tué par une *overdose* d'héroïne, il quitte sa vie intellectuelle rangée et ses études théologiques pour remplacer ce disquaire et entreprendre une vie de noctambule. Quand il ne travaille pas, il fait la tournée des boîtes homos et hétéros ouvertes jusqu'aux petites heures et y rencontre un monde interlope d'oisifs, d'alcooliques et de drogués. Introspectif et réservé, il observe et étudie cette petite faune humaine qui s'agite comme des papillons dans la nuit. Il finit par s'attacher amoureusement à un autre homme, A***, qui est danseur dans un cabaret. Cette rencontre constitue la dynamique centrale du livre: elle conduit le narrateur à New York où il fait la connaissance de la mère d'A*** et où il s'imprègne de culture noire. De retour à Paris, cette relation sera brusquement interrompue par la mort accidentelle d'A*** qui se brise les vertèbres cervicales en cours de spectacle. Après la perte de son compagnon,

le narrateur quitte son emploi de disquaire et retourne à son travail intellectuel en rédigeant une étude spécialisée sur les apophatiques (p. 176). Finalement, il assistera, à New York, la mère d'A*** dans ses derniers moments, puis s'exilera à Amsterdam pour écrire ses mémoires. Là, fin absurde, il sera un soir poignardé par des Noirs qui voulaient son argent.

La romancière a misé sur le contraste entre les deux personnages centraux pour élaborer son histoire: contraste de la couleur de leurs peaux, de leurs caractères (l'un réservé, l'autre exubérant), de leur niveau social et intellectuel, voire de leur âge. A*** restera toujours une énigme pour le narrateur.

Garréta évite délibérément de spécifier le genre des personnages dans le texte pour créer un effet de neutralité: les deux hommes peuvent indifféremment être aussi deux femmes, bien qu'ils/elles se couvrent de signes vestimentaires habituellement masculins. Cette androgynéité est peut-être intéressante, mais la force du roman est nettement ailleurs, dans la richesse de l'analyse, dans la profondeur de l'introspection, dans l'hyperréalisme des descriptions, dans la poésie noire de l'écriture.

Avec *Ciels liquides*, deuxième roman de Garréta (1990), l'auteur fait un pas de plus dans l'exploitation de la marginalité. Le narrateur, après avoir étudié sans motivation les sciences politiques à Paris, sombre dans la folie et se retrouve à l'asile. L'auteur accorde alors beaucoup d'importance au monde intérieur du malade, à ses rêves, à son journal intime. Bientôt enlevé de l'hôpital par une amie, Céleste, qui le cache chez elle dans une penderie, il mène une vie lente et minimale avant de se retrouver clochard, les poches vides, indésirable, mené à coups de pieds jusque dans un autre refuge, un caveau de cimetière. Là, il se nourrit d'oiseaux, vole les bouquets funéraires pour les revendre, dissimule des bouts de papier sous des pierres. Frère de quelque antihéros beckettien, il erre sans but, récupère ici

la veste d'un assassiné, décalque là les inscriptions sur les pierres tombales. Il traîne bientôt sa misère humaine dans une morgue où il assiste à des dissections de cadavres, avant de crever seul dans une cave sordide, son dernier gîte, parmi les brouilles de son petit monde rétréci, dont il fait *in fine* l'inventaire dérisoire.

Ce roman a le courage de plonger directement dans l'abîme de la folie et ne serait-ce que pour cela il est encore plus poignant que *Sphinx. Ciels liquides a*, par moments, des accents Faulkneriens avec cet inexorable enfermement du discours dans la déraison; à d'autres, beckettien bien sûr, avec son personnage errant et larvaire; ou encore ducassiens, dans l'évocation de la violence gratuite ou dans ses descriptions cruelles et lugubres.

Dans les deux romans, la conscience centrale est fragile, tout comme elle est aisément le jouet de la brutalité ambiante ou la victime de l'indifférence à la misère humaine. Les œuvres de Garréta nous offrent ainsi une vision pessimiste et prenante du monde.

* * *

Michèle Sarde a en commun avec Anne Garréta, entre autres, d'être une universitaire féministe et un professeur de littérature française dans l'est des États-Unis. Toutes deux ont également publié des ouvrages accessibles au grand public. Sarde est notamment connue pour sa biographie de Colette et son remarquable essai, *Regards sur les Françaises* (collection Points Actuels, 1986). Avec bonheur, elle a mis à contribution toute sa fine érudition au profit du genre romanesque dans *Histoire d'Eurydice pendant la remontée*. Ce roman est ancré dans deux événements majeurs du XX^e siècle: la Deuxième Guerre mondiale et la guerre d'Algérie. Sur ce fond historique se greffe l'évocation d'une relation amoureuse qui s'appuie sur le mythe d'Orphée et d'Eurydice.

Comme Orphée qui cherchait à faire revenir son Eurydice au soleil, Éric Tosca, le protagoniste masculin du roman, retrouve dans une rue de Paris son ex-fiancée, Sophie Lambert, qu'il aime toujours et qui l'a quitté vingt ans auparavant sans qu'il comprenne pourquoi. En bon Orphée, il tente de reprendre son Eurydice perdue. Ils partent ensemble à Rome où, pendant trois jours, ils tentent de s'expliquer leur passé d'amants et leur cheminement depuis leur séparation. Ils se penchent à deux sur les émois d'autrefois et revivent leurs moments marquants: leur rencontre au pèlerinage de Chartres, leurs randonnées de montagne en Savoie, lesquelles ont renforcé leurs liens. Après une fougueuse découverte sensuelle, leur amour s'est égrené au fil de leurs lits de rencontre jusqu'à leur subite séparation. C'est précisément cette rupture que les anciens amants cherchent surtout à éclairer. Ils découvrent que leur brève union était trouée de nombreux malentendus et de zones secrètes. Il y avait surtout entre eux des différends importants: au lieu de la jeune blonde catholique et rangée qu'Éric croyait connaître, Sophie était en réalité une féministe engagée dans la libération sexuelle de la femme, révoltée contre les valeurs de son milieu et contre la religion catholique. À l'opposé, Éric Tosca, lui, était conservateur et conformiste. Mais il y avait pire. Sophie apprit sur le tard qu'elle était pratiquement la seule à avoir miraculeusement échappé à la déportation et à l'extermination de sa famille en Allemagne ou en Pologne. Elle avait tout caché à son fiancé de ses origines juives et de sa réelle identité, Sarah Solal. Or, juste avant leur mariage, Sophie découvrit que son fiancé, de son vrai nom Éric Hermès, était le fils d'un collaborateur sous l'Occupation et qu'il considérait les Juifs comme des poux. Elle rompit immédiatement ses fiançailles sans explication. C'était en 1958.

Vingt ans après, en 1979, époque à laquelle se déroule le roman, Éric Tosca, alias Hermès, fait face difficilement aux vérités que lui dévoile Sophie-Sarah. Ils essaient tout

de même de refaire l'amour, histoire de vérifier si ce dernier niveau de communication peut changer les perspectives, mais rien ne marche. Comme dans le mythe, lorsqu'Orphée regarde Eurydice et provoque sa disparition finale, les deux ex-amants s'éloignent irrémédiablement, et plus que jamais, l'un de l'autre.

Ce roman met donc en scène, comme ceux d'Anne Garréta, le côté noir des relations humaines, mais ici la violence est plus intime qu'extérieure. Par-delà l'histoire d'amour, la romancière aborde certains des grands thèmes qui préoccupent notre siècle, dont au premier rang le féminisme et le racisme.

L'œuvre exploite une pluralité de discours symboliques et les entremêle savamment: outre celui des mythologies grecques et chrétiennes, elle convoque l'hermétisme, les événements de la grande Histoire ou les richesses connotatives de Rome, par exemple. Les descriptions romaines y sont particulièrement élaborées et on sent que l'auteur est fort bien documentée.

Anne Garréta et Michèle Sarde mettent toutes deux l'accent dans leurs romans sur les difficultés de vivre l'amour et de l'asseoir dans la durée. Voilà un autre point qui leur est commun. Mais ces quelques éléments mis à part, tout les sépare. Les personnages évoqués par Sarde sont nantis et bourgeois, alors que ceux de Garréta sont affamés, transis et marginaux. Les uns ont trouvé un certain équilibre et une identité, tandis que les autres sont encore à la recherche d'eux-mêmes. Chez l'auteur de *Ciels liquides*, la composition est coulante, lyrique et jazzée — je dirais presque dyonisiaque; chez la romancière d'*Eurydice*, elle est symphonique, hyperstructurée et — pour filer la métaphore nietzschéenne — apollonienne, avec des parties et des subdivisions clairement organisées, soigneusement épigraphées et titrées. Garréta préfère encore la «désertitude» des villes, comme elle l'appelle, alors que le froissement des-

criptif et la richesse symbolique de l'espace urbain intéressent davantage Sarde. Malgré d'importantes différences, nous avons affaire dans les deux cas à des chants aux accents désespérés, lesquels sont assurément, comme on le sait, les plus beaux.